

## COMPTE RENDU

LUCKEN Michael, 2017, *Le Japon grec. Culture et possession*,  
Bibliothèque des Histoires, Gallimard, Paris, 256 p.

Andrea TADDEI

---

### *Sociétés Plurielles*, n° 3 Varia

---

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires.

**EXIGENCE DE QUALITÉ** avec des évaluations en double aveugle ;

**OPEN ACCESS** : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

**LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS** pour protéger les auteurs et leurs droits ;

**PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS** sémantiques et audio-visuels ;

**MÉTADONNÉES MULTILINGUES** : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAireS, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango – Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

# Sociétés plurielles

---

*Varia*

Numéro 3 – Année 2019

**LUCKEN Michael, 2017, *Le Japon grec. Culture et possession*, Bibliothèque des Histoires, Gallimard, Paris, 256 p.**

Andrea TADDEI

Professeur Associé en Langue et littérature grecque à l'Université de Pise

Entre 1950 et 2010 ont été publiés au Japon neuf cents livres et articles sur la Grèce antique, 1069 sur Rome et 149 sur les royaumes hellénistiques. Cette donnée statistique rapportée par M. Lucken dans son beau livre qui vient de paraître aux éditions Gallimard, en dit réellement long sur l'intérêt du monde académique japonais pour les cultures et les civilisations classiques. Il s'agit de deux aires de civilisation qui, juxtaposées, « suscitent un sentiment d'étrangeté, une impression de chimère », comme l'auteur affirme en tout début du livre, mais dont les entrelacements posent des questions fort intéressantes d'un point de vue historiographique mais aussi épistémologique et anthropologique au sens large.

Pour analyser ce *Japon grec* qui « est pourtant une réalité » (p. 1), il faut en même temps comprendre les façons dont la civilisation grecque archaïque, classique et hellénistique (sa littérature, son architecture, son imaginaire) a pénétré dans la civilisation et la culture japonaise et de quelle façon cette pénétration a été forgée, adaptée, mais aussi tenue à l'écart par ceux qui en ont fait une occupation professionnelle.

De quelle façon l'hellénisme a-t-il été reçu, élaboré et discuté au Japon, depuis l'introduction des savoirs liés à la Grèce antique par les Jésuites au XVI<sup>e</sup> siècle et jusqu'à nos jours où la présence de professeurs de grec dans l'enseignement supérieur est plus importante au Japon qu'en Grande-Bretagne (p. 117) ? Qu'en est-il de ce processus dans une Nation où la *Bibliothèque des classiques occidentaux* des Presses de l'Université de Tokyo compte plus de cent-trente volumes traduisant la poésie d'Alcman, les plaidoyers attiques ou les œuvres intellectuelles

d'Athénée de Naucratis ou de Denys d'Halicarnasse vers une langue qui compte environ deux-cents noms et qualificatifs construits à partir de racines grecques (*sairen* [sirène, alarme], *aidea* [idée], *doguma* [dogme]) ou sous forme de calques linguistiques (*marason* [marathon], *arufabetto* [alphabet]) ?

Utiliser, comme je viens de le faire, les catégories de « pénétration » et d'« introduction » pour décrire les rapports multiples et bidirectionnels entre l'antique civilisation grecque et le Japon, est certainement pertinent tant sur un plan général que d'un point de vue historiographique. L'auteur nous invite pourtant à utiliser la catégorie de « possession », définie et discutée dans son double sens de domination et de force extérieure (p. 23), pour décrire ce complexe réseau de relations : pour le regard occidental, il s'agit, en effet, d'accepter que la Grèce détienne une place significative dans l'imaginaire d'une civilisation autre et différente, et de parcourir un processus de *dessaisissement* par rapport à un patrimoine dont l'Occident se sent propriétaire presque dans un sens juridique.

Le livre se compose d'une *Introduction* qui pose les problèmes et les décrit dans leur substance historiographique et épistémologique (p. 11-26), suivie de trois chapitres consacrés, respectivement, à la dimension de l'imaginaire (Chapitre 1 : *De l'imagination des origines*, p. 27-74, articulé à son tour en deux parties : *Le modèle biblique* et *Contre propositions*), à l'identification des parcours historico-culturels de la réception de la Grèce dans l'Archipel (Chapitre 2 : *L'élaboration des savoirs*, p. 75-125, articulé en trois parties : *Premiers contacts*, *Le temps du mythe*, *Démocratie et liberté*) et à l'illustration par des exemples destinés à observer comment l'imaginaire dans sa progressive construction historique a contribué à l'élaboration d'une relation déterminée entre les différentes formes d'expression et les formes de pensée (Chapitre 3 : *Incorporations*, p. 126-182, articulé en quatre parties : *Le miroir, ou les formes de la mimesis* ; *Transpositions* ; *Les métamorphoses du désir* ; *Logiques structurelles*). La fabrication de trois « Dialogues » (p. 183-218 : avec Fukada Yasukazu et Kanokogi Kazunobu, à propos de l'art ; p. 183-193 : avec Nakai Masazaku et Tanaka Michitaro à propos de la technique ; p. 193-205 : avec Yoshimoto Takaati et Karatani Kōjin à propos du marxisme, p. 205-218), conversations imaginaires entre un lecteur et des savants autour de *topoi* spécifiques, achèvent ce parcours et débouchent sur dix pages (p. 219-228) de *Conclusions* où l'auteur récupère tous les fils qui tissent son essai. Deux annexes très utiles contiennent une liste d'ouvrages de référence occidentaux traduits en japonais entre 1920 et 1945 et les sommaires des premiers numéros de la revue *Seiyo koten kenkyu* [Études classiques occidentales].

La notion d'*imagination* est centrale dans le raisonnement construit par l'auteur, qui insiste à plusieurs reprises sur sa fonction herméneutique dans l'élaboration d'hypothèses liant plus ou moins directement la civilisation grecque

et la civilisation japonaise. Ce lien passe par les arts plastiques et, plus précisément, par l'hypothèse d'une continuité formelle indirecte entre l'art grec et l'art japonais due à une origine gréco-bouddhique de celui-ci. L'idée d'une connexion entre la Méditerranée antique et plusieurs régions du monde colonisé (Asie centrale, mais aussi le Bénin, le monde arabe, certaines civilisations précolombiennes) répond avant tout à la tentative de trouver une justification à la politique colonialiste du XIX<sup>e</sup> siècle. Pourtant, ce « cas limite qui tire la continuité des cultures à son maximum » (p. 41) permet aussi d'observer, derrière une imagination débordante, une variation de ce paradigme en rapport avec la science anthropologique naissante, mais qui n'abandonne pas l'idée d'une Europe source et point de départ de chaque phénomène. Fabriquée sur des bases fragiles, l'idée des contacts et des continuités entre ces aires de civilisation est construite selon un modèle tripartite (causalité directe, indirecte, conjecturale, p. 48), où le rôle joué par une causalité conjecturale est évidemment prépondérant. Cette recherche de continuités se mue progressivement en rapport de force et de compétition. C'est ce qui arrive, par exemple, dans l'œuvre intellectuelle de Taguchi Ukichi (discutée aux pages 50-54), qui commence un effort de recentralisation appuyé sur une analyse de type linguistique : il existerait – affirme-t-il – une connexion entre, d'un côté, le système en grec, latin ou sanscrit de déclinaison et, de l'autre, les particules qui, en japonais, s'accrochent aux substantifs pour préciser leur fonction.

Taguchi ouvre cette nouvelle phase de recentralisation des rapports de force et où l'idée d'un Occident seul héritier de la tradition gréco-romaine est de multiples manières contestée : si Hozumi Yatsuka (p. 51-54) insiste sur un type de société fondé sur la tradition familiale (sous l'influence du modèle de Fustel de Coulanges), Kimura Takatarō (p. 54-60) revendique un héritage grec direct de la tradition politique et philosophique nippone, tandis que Watsuji Tetsurō construit un modèle tripartite (p. 65) selon lequel le Japon serait le véritable héritier de la Grèce originelle, très différente de la Grèce idéalisée, christianisée et occidentalisée qui a pourtant pénétré au Japon depuis la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans l'analyse de la succession des civilisations proposée par Kōyama Iwao (p. 67-71), le Japon est considéré comme un « dépassement dialectique de tous les stades antérieurs », qui reconstruit une harmonisation du monde face au déclin de l'occident décrit par O. Spengler, dont l'œuvre avait été traduite en japonais en 1926.

L'histoire est au cœur du deuxième chapitre du livre (*L'élaboration des savoirs*), dans lequel le complexe réseau fondé sur l'imagination, discuté au chapitre premier, est encadré dans les trois phases de pénétration de la culture grecque au Japon : les Jésuites depuis le XIV<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'ère Meiji (p. 76-80), l'ouverture aux savoirs occidentaux des années 1770-1810 (p. 80-82), l'« ouverture à la civilisation » après la signature des traités commerciaux des années 1850.

Il s'agit d'un chapitre qui permet au lecteur de situer les phénomènes discutés jusqu'ici dans le processus historique et de mieux apprécier les différentes phases et les chemins tortueux qui ont permis au patrimoine grec d'arriver au Japon. On comprend mieux ainsi le rôle des Jésuites dans l'introduction de la culture grecque (les traductions d'Ésope, par exemple, à partir de la traduction publiée en 1593 à Amakusa, ou la diffusion du mythe d'Ulysse qui laisse sa trace dans la légende de Yuriwaka) et de la philosophie, en particulier la pensée d'Aristote et de Thomas d'Aquin.

Tout au long du chapitre, le lecteur peut aussi observer les différentes étapes de l'introduction de la langue grecque au Japon : si le premier collègue jésuite (1580, à Funai) renonce à l'enseignement du grec, on peut néanmoins reconstituer ce long parcours qui va de l'introduction des termes dérivés du grec à la construction de termes calqués sur cette langue (*shin-gaku* pour *philo-sophie*, *min-shu* pour *démo-cratie*, p. 83), à travers l'enseignement occasionnel donné par des missionnaires chrétiens (p. 84). On énumère plusieurs étapes différentes allant de l'intérêt pour la langue manifesté vers 1790 chez Tsuji Ranshitsu, à l'adaptation par Udagawa Yōan de l'alphabet grec à la phonologie japonaise, autour de 1830, en passant par le phénomène capital de l'envoi à l'étranger de boursiers en études classiques (surtout dans les universités américaines, britanniques, allemandes, françaises, p. 85), pour aboutir au rôle majeur joué par Raphael von Koeber. Professeur de philosophie à l'Université impériale de Tokyo entre 1893 et 1914, il accorda une place fondamentale à l'apprentissage de la langue : « c'est lui qui a introduit pour de vrai l'étude du grec dans nos universités », pour reprendre un passage de Kubo Masaru cité à la page 96.

Alors qu'en Europe de grands orientalistes sont très actifs, on assiste au Japon, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'affirmation d'une relation intellectuelle continue avec la culture gréco-latine. Ce rapport existe en dehors du monde académique, impliquant « la classe politique, l'armée et la bourgeoisie industrielle » (p. 87). Tout cela malgré le fait que les relations entre le Japon impérial et la Grèce ont été peu soutenues, si l'on considère que l'ouverture des délégations diplomatiques date de 1922 et que le nombre des citoyens grecs installés au Japon oscille entre dix en 1902 et dix-sept en 1945. On peut même ajouter que dans la première mappemonde japonaise (1853) la Grèce n'existe même pas, étant considérée comme une partie de la Pologne.

La phase qui s'ouvre vers la moitié des années 1880 marque un intérêt croissant et un nombre élevé de publications qui évoquent le monde grec et romain. Les premières histoires de la Grèce (traduites de l'anglais) contribuent à la diffusion de personnages grecs comme Euclide, Ésope, Socrate, ainsi qu'à la figure d'Épaminondas, grâce surtout au livre sur les *Histoires édifiantes sur*

*la conduite d'un pays*, publié par Yano Ryūkei en 1884. Le récit de la bataille de Leuctres rencontre un véritable succès et la position de Thèbes vis-à-vis de Sparte et Athènes, devint pour les étudiants un symbole de la position du Japon vis-à-vis des puissances occidentales et de la Chine impériale.

Car l'intérêt pour l'Antiquité sert, certes, à connaître les Occidentaux, mais aussi à marquer des différences au sein de l'Orient, avec la progressive identification, d'une part, de la Chine (centralisée, fondée sur le rite et l'ordre) avec l'empire de Rome et, de l'autre, du Japon avec un modèle grec tout-à-fait décentralisé et basé sur les liens de sang.

La Grèce devient ainsi un modèle qui cristallise les ambitions des intellectuels et favorise l'élaboration d'un romantisme japonais et une sorte d'hellénisation de l'imaginaire nippon : « Plus le Japon s'est rêvé grec, plus il l'est devenu, construisant ainsi une modernité hybride dont la langue est l'une des manifestations les plus évidentes » (p. 95). C'est la convergence de ces deux forces, l'une imaginaire et l'autre ancrée dans la connaissance directe des textes dont l'œuvre intellectuelle de R. von Koeber est une partie essentielle (p. 96-101), qui détermine les conditions pour la fondation de revues spécialisées, la création en 1924 de la *Société japonaise des études grecques*, et le commencement du recrutement des spécialistes dans les universités au début des années 1920 (p. 103). Pendant la même période, un travail systématique de traduction d'ouvrages sur l'antiquité classique (l'annexe 1 offre un exemple très utile) favorise l'entrelacement entre l'intérêt pour la Grèce antique, d'une part, et l'attention portée au débat *sur* la Grèce antique tel que ce dernier se déroule en Europe à cette époque, de l'autre : l'œuvre de Fustel de Coulanges (trois traductions différentes de la *Cité antique*, l'une parue en 1923, l'autre en 1928, et puis encore en 1948) joue un rôle essentiel, à côté de la réception de l'*Altertumswissenschaft* allemande (avec la traduction de *La Philosophie à l'époque tragique* de Nietzsche en 1935). Outre la traduction de travaux critiques, la traduction systématique des œuvres grecques et latines constitua le principal moyen de s'approprier la culture classique, avant et après la Deuxième Guerre mondiale, par exemple avec l'inauguration, en 1949, de la *Société classique du Japon*.

L'auteur multiplie les exemples et montre très bien les différents degrés, les itinéraires et les conséquences de toute cette entreprise, en montrant de façon très claire comment la Grèce antique est entrée dans l'imaginaire, la culture, la vie académique japonaise, mais aussi jusqu'à quel point le travail des savants japonais n'est pas une simple reprise des thèses occidentales, mais correspond à l'élaboration d'un horizon de réflexion autonome (p. 124). Il s'agit là d'un passage très important montrant la complexité du réseau historico-culturel soulevée par les questions posées dans le livre.

Le chemin épistémologique et historique tracé dans les deux premiers chapitres trouve son aboutissement, dans un certain sens, dans le troisième chapitre (*Incorporations*) qui présente des « exemples et citations », pour reprendre les mots de l'auteur. Placé après les discours complexes développés dans les pages précédentes, le chapitre se lit facilement et montre de façon claire les quatre étapes de la réception de l'architecture grecque dans l'architecture japonaise (classicisme, néoclassicisme, modernisme, postmodernisme, p. 129-141).

Les trois sections qui suivent au sein du même chapitre sont encore plus intéressantes pour les historiens de la culture :

- . les « transpositions » des pages 141-155 sont illustrées, par exemple, à travers l'analyse des relations entre stoïcisme et bushido et mises en rapport avec l'élaboration d'un modèle de stoïcisme universel qui légitime l'idée d'une force civilisationnelle du Japon analogue à celle qui est attribuée à la Grèce (p. 145). Ces phénomènes de transposition sont aussi illustrés à travers l'analyse des analogies entrevues entre l'expansion maritime des Grecs et l'expansion coloniale du Japon vers les mers du Sud, une véritable conquête du Pacifique (p. 148-149) ;
- . dans la section consacrée aux « métamorphoses du désir » (p. 155-168), la notion de corps fait l'objet d'une analyse à la fois formelle et symbolique permettant à l'auteur d'identifier les apports de l'art grec (la section sur l'adaptation du canon de Polyclète est remarquable : p. 159) et aussi les apports liés au potentiel symbolique des Olympiades ;
- . la dernière des trois sections, consacrée aux « logiques structurelles » (p. 168-182), montre les formes de réception, de réélaboration et d'adaptation des expériences tragiques grecques dans le théâtre et dans l'imaginaire japonais, par exemple avec les adaptations des drames grecs à l'histoire locale, comme il arrive avec *Les Troyennes* de Suzuki (p. 173) .

Le *Sommaire des premiers numéros* de la revue *Études classiques occidentales* (Annexe 2 : p. 232-235) illustre bien un corollaire des thèses soutenues dans ce livre, c'est-à-dire la mise en discussion perpétuelle de la construction de l'imaginaire classique par, et dans, l'Occident euro-centrique, ainsi que l'effort d'assimilation de ce débat par les intellectuels japonais.

L'ampleur des sujets traités dans ces articles (la philosophie, surtout, mais aussi le droit et un intérêt constant pour les éléments des civilisations grecque et romaine) et le travail de compte-rendu des ouvrages scientifiques parus montrent



bien un double niveau sur lequel M. Lucken insiste à plusieurs reprises : il ne s'agit pas seulement, pour les intellectuels japonais, d'établir une relation de plus en plus directe avec les documents, mais aussi de se confronter avec le débat scientifique contemporain et d'élaborer un chemin tout-à-fait autonome pour la compréhension de la langue et de la civilisation grecques.

On apprend beaucoup sur l'histoire de la culture japonaise, en lisant les pages de ce beau volume, et des nouvelles perspectives s'ouvrent au niveau de la (ré)élaboration incessante des savoirs antiques par les civilisations dites occidentales, qui tendent à établir une relation de filiation presque directe avec la Grèce et Rome. Il s'agit pourtant du même « Occident » qui réduit de plus en plus l'enseignement du grec dans les lycées, car l'étude du monde classique est considérée inutile et, pour ainsi dire, hors-temps par rapport à la contemporanéité : l'image cristallisée d'une Grèce « racine de la démocratie dite occidentale » est souvent là pour être admirée comme un monument sous le soleil méditerranéen, immuable dans le temps et insensible aux différents moments du devenir historique. Un volume comme *Le Japon grec* permet au lecteur occidental de remettre en question cette idée, et de mieux apprécier la façon dont elle ait été construite dans l'imaginaire européen depuis la Renaissance jusqu'à nos jours.